

1^{er} Prix
section "adultes"

APPRENDRE À DANSER SOUS LA PLUIE

Daniel - R

En cette fin août, la magie des vacances emplissait toutes les têtes. Pour quelques heures encore, les locations saisonnières connaissaient la joyeuse agitation de ces pensionnaires venus profiter du soleil et des odeurs de l'Occitanie. Dans les communes limitrophes de la forêt, on goûtait aux plaisirs de ces moments d'été bientôt envolés. Au cœur de la forêt de Bouconne, dans les aires de loisirs, les enfants courraient en tous sens, encouragés par leurs parents. Se défouler avant le long retour en voiture était la consigne du jour.

Profiter jusqu'au bout des vacances, de cette dernière journée, telle était la directive ultime qui guidait la vie de chacun avant que septembre sonne le glas de la saison bénie. Chacun à sa façon savourait avec ardeur cette douceur de vivre que le Sud-ouest sait offrir à profusion. Il serait toujours temps de retrouver la grisaille nordiste, d'oublier les shorts et les espadrilles pour enfiler le terne uniforme de la rentrée, pantalon, pull et imperméable. Chaque année, la même mue se produisait, au début de l'été, les urbains débarrassés de leurs habits d'hiver venaient exposer leur peau diaphane faisant le plein de cette vitamine « D » dont ils allaient tant manquer dans les mois à venir. À moins d'une vingtaine de kilomètres, le pouls de la ville rose battait lui aussi au rythme soutenu de la jeunesse.

Quand un léger roulement de tonnerre se fit entendre au loin, personne n'y prêta attention. Que ce soit à la base de loisirs du nord du massif, aux centres équestres d'En Caya et de Pibrac, ou sur les chemins de randonnée.... Tous étaient trop concentrés sur ces derniers instants de plaisir et d'insouciance. L'heure était aux amusements et ceux-ci ne manquaient pas. Autour du lac de la Bordette, les cris des enfants mêlés aux bruits de l'eau couvrirent largement les premiers grondements de la tempête à venir, les rendant inaudibles. Seuls comptaient les rayons du soleil plus chauds que jamais en ce milieu d'après-midi. L'apparition soudaine des nuages, jusque-là coincés au sud, aurait pu alerter des parents vigilants, mais ils étaient rendus invisibles par les hautes futaies de chênes. Ailleurs, les résineux tout aussi majestueux bouchaient la vue des promeneurs enfoncés dans la forêt en quête d'un peu de fraîcheur.

Aux abords du lac, les jeunes filles arboraient avec fierté leur bronzage qui arrivait enfin à maturité alors que l'heure du retour sonnait. Les femmes, plus âgées, mais pas vraiment plus sages, avaient, elles aussi, les jambes et les épaules à l'air en espérant raviver les désirs de leur mari. Indifférents à ces sollicitations, les hommes, quel que soit leur âge, montraient leurs biceps dorés au soleil, tournant plus volontiers leur regard vers la jeunesse. La terre sèche comme le compte en banque d'un chômeur se moquait bien de cette activité humaine qui allait cesser avec le départ programmé des vacanciers. Les chênes, qu'ils soient pédonculés, d'Amérique, verts ou des marais, avaient une fois encore souffert de l'été caniculaire, à l'inverse des hommes qui s'étaient régalés de ces grosses chaleurs si longtemps attendues.

La météo, celle qui se trompe si fréquemment, qui crie au loup plus souvent qu'à son tour, avait bien annoncé des risques orageux pour la fin de journée ! Il suffisait de jeter un coup

d'œil au ciel d'un bleu azur — digne d'un prospectus d'agence de voyages — pour se dire que décidément, « ils » racontaient tous n'importe quoi, que ce soit à la télé, à la radio ou dans les journaux.

Leïla venait d'aller piquer une tête dans l'eau du lac, la baignade n'y était pas autorisée, la belle affaire ! Bien malin le garde-champêtre — ça existait toujours ? — qui viendrait verbaliser les dizaines d'enfants qui pataugeaient en piaillant et tous ces hommes qui multipliaient les allers-retours dans d'incessants défis aquatiques chargés de testostérone.

Consciente et flattée des regards qui l'accompagnaient alors que, telle une naïade antique, elle retournait jusqu'à sa serviette, Leïla, jeune parisienne d'une vingtaine d'années, secoua doucement la tête, laissant ses cheveux lui tomber lascivement dans le dos. La journée n'était pas finie, elle sourit en s'enduisant des ultimes gouttes de son huile solaire à la bergamote. Un autre sourire éclaira son visage quand elle se souvint des annonces de menaces orageuses entendues le matin même à la radio. Dire qu'elle avait failli manquer cette dernière journée de farniente et de bronzage. Lentement, elle se retourna sur sa serviette, allongée sur le ventre, elle détacha le haut de son maillot de bain pour profiter au mieux de cette dernière chance de soigner ce bronzage intégral qui lui plaisait tant. Couverte de son seul string, les écouteurs vissés sur les oreilles, elle se laissa bercer par les tubes de l'été, Beyoncé et Taylor Swift y chantaient l'amour en boucle.

Personne ne réalisa véritablement que le temps tournait à l'orage, les corps trop occupés à profiter des bienfaits de la nature. Inconsciemment, les esprits eux se préparaient à prendre leurs nouveaux quartiers, chacun pensait à ce fatidique retour, aux rythmes qui allaient changer, aux regrets que l'on traînerait tout l'hiver. Leïla, elle, n'avait ni regrets ni espérance particulière. Allongée sur le sable, dorée par le soleil, elle se savait admirée et désirée. Ses gestes soulignaient ses formes et laissaient deviner l'usage qu'elle pourrait en faire. Elle aimait ça, les regards étaient flatteurs sans être trop insistants, autre chose que ces gars qui la collaient dans le métro et lui imposant odeurs fétides et promiscuité malsaine.

Ses vacances avaient été bonnes, excellentes même, avec de vraies balades riches en découvertes de la forêt et des villages des alentours. Et puis ce lac... ! Une vraie merveille par les chaudes journées comme celle d'aujourd'hui, un cadeau collatéral du réchauffement climatique. Et puis il y avait ce gars qu'elle avait rencontré il y a une dizaine de jours, il n'avait pas inventé l'eau tiède, était un peu collant, mais pour un compagnon de vacances, il possédait tout l'attirail nécessaire. Et le mode d'emploi qui va avec, pensa-t-elle en souriant.

Chauffés à blanc par les rayons de soleil, chênes et résineux diffusaient leurs huiles essentielles, couvrant allègrement celle des huiles solaires et des sandwiches — gras à souhait — qui emplissaient les paniers des vacanciers avant de déborder des bacs à déchets. L'esprit de Leïla hésitait entre plonger dans une sieste réparatrice et cette semi-conscience où l'on pilote à souhait les rêveries. L'appel de la sieste était en train de gagner la partie lorsqu'on lui secoua l'épaule sans douceur.

— Ne te gêne pas. Il suffit que je tourne le dos, pour que tu t'offres à tout le monde !

La conquête de vacances de Leïla — un butor prétentieux — avait en quelques jours pris ses quartiers de propriétaire, s'attribuant non seulement l'exclusivité de la belle, mais aussi un droit de regard — sans jeu de mots — sur son habillement et son comportement.

Adieu, le veau, le lâche, le cochon, le boulet ! La Fontaine en aurait fait une fable, Leïla en fit un motif — non négociable — de rupture. Le prétentieux godelureau venait de trouver la meilleure façon de gâcher une belle journée. Sa dernière en compagnie de Leïla. Se relevant en faisant fi de son maillot détaché, offrant cette fois tout son buste empli de jeunesse et de colère en ultime cadeau aux vacanciers, elle se planta devant le Don Juan possessif. Le narguant de sa somptueuse nudité et du regard, elle le mit au défi d'émettre un interdit. L'ardent prétendant tenta, tel un pudibond élevé chez les sœurs, de couvrir d'un blouson les épaules dénudées qu'il croyait siennes. Le tout au grand regret des voisins de plage qui préférait un spectacle de cabaret à un mauvais vaudeville.

Pour magistrale qu'elle fût, la claque assénée par Leïla ne fut pas entendue outre mesure. Son bruit fut couvert par le craquement autrement plus sonore de l'orage, cette fois-ci beaucoup plus proche. Les paroles aigres-douces qui suivirent se perdirent dans les grondements qui roulaient sur la forêt depuis les hauteurs de monts environnants.

Tout s'enchaîna alors très vite.

Les premières gouttes de pluie surprirent tout le monde, générant une agitation digne de celle d'une fourmilière dans laquelle on vient de donner un grand coup de pied. Les jeux de scène de Leïla passèrent à l'arrière-plan, les pères de famille, obligés de s'occuper de la sécurité de leur progéniture, regrettèrent de se priver d'un si charmant spectacle.

Leïla se surprit à oublier l'incongruité de la situation pour profiter à pleines narines de ces odeurs envoutantes que la terre sèche révèle au contact des premières gouttes de pluie. La géologie du coin n'y était pas pour grand-chose, toutes les terres arides libérant des essences particulières sous l'effet des premières gouttes. Les scientifiques appellent cela le « péttrichor », Leïla appelait ça « l'enfance ». Invariablement, cette odeur si particulière la plongeait dans les souvenirs heureux de son enfance dans l'arrière-pays de Toulon où elle avait été élevée. Des souvenirs largement suffisants pour tout oublier des remontrances du fâcheux toujours planté là, devant elle, l'œil mauvais.

Rapidement les premières gouttes de pluie, ne furent plus qu'un souvenir, laissant la place à ce qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un déluge. Dans la région, la nature n'était pas avare en excès de tous genres. Et côté précipitations, quand le ciel se crevait enfin, elle savait faire. Pour les orages aussi.

Chacun connaissait la puissance et le danger de la foudre et tentait de savoir à quelle distance se trouvaient les cumulonimbus distribuant leurs électrons en folie. Ceux qui avaient été bons élèves, dans le temps reculé de l'école, tentaient de se souvenir de la formule qui leur avait été inculquée. La combinaison était la suivante : *« calculez en secondes le temps entre l'éclair et le tonnerre, divisez le résultat par trois, et vous avez la distance en kilomètres à laquelle l'orage se trouve »*. Facile à dire en salle de classe. Dans la cohue des éclairs, du tonnerre et de la panique de la foule, c'est une autre affaire. La foudre a vite fait de vous tomber sur le râble avant que vous n'ayez terminé le calcul.

Comme pour ces tempêtes en mer qui surprennent les marins les plus aguerris, au-dessus de la forêt à une étonnante vitesse, le ciel s'était obscurci de nuages denses et foncés, Zébrés d'éclairs, leur donnant des teintes d'or et de parme, ces nuages offraient un spectacle du meilleur effet. Si certains, comme Leïla, gouttaient à cette harmonie de couleurs, la plupart des estivants n'y voyaient qu'une sombre menace et se précipitaient pour rassembler leurs affaires et se ruer vers leurs voitures, ultime refuge. Le feu du ciel s'apprêtait à se déverser sur la forêt de Bouconne. Qu'il soit envoyé par Thor, Zeus ou Jupiter, le résultat restait le même, les vacanciers fuyaient l'eau du lac, la proximité des grands arbres et des parasols. Leïla continuait de rigoler, en se souvenant des phrases entendues dans son enfance. Le tonnerre — baptisé chez elle à Toulon le tambour des limaces — était considéré comme un avertissement du Bon Dieu, l'éclair, lui, était l'œuvre du diable. Côté diable, l'adonis de supérette se référait lui à d'autres dictons campagnards comme cette antique affirmation machiste. *«Quand il tonne, c'est que le diable bat sa femme»*. #MeToo et les sciences de la météo en avaient depuis longtemps décidé autrement.

À la colère de son prétendant, Leïla préférait la colère de la nature. Un nouvel éclair marqua le ciel d'une cicatrice étincelante, suivi dans la seconde du claquement sec et brutal de la foudre. Elle venait de frapper non loin de là l'un des conifères majestueux du massif. Cette fin d'été allait bientôt ouvrir sur la saison des champignons, mais en attendant, cette «forêt de protection» n'en avait guère et l'espace naturel sensible qu'elle représentait — tout du moins dans l'appellation administrative — était soumis à rude épreuve. Tout comme les randonneurs, en particulier ceux qui se trouvaient sur le chemin répertorié dans le cheminement vers Compostelle qui traversait la forêt. La route allait être longue et mouillée pour eux.

Leïla et son désormais ex-amour de vacances étaient quasiment les seuls à rester sur cette bande de sable qui ne ressemblait plus du tout à une plage. Face à face, ils se défiaient toujours du regard. «Les yeux dans l'eau» comme dans cette chanson ringarde d'un Canadien sirupeux des années 1980, se surprit-elle à penser, ce qui lui occasionna un éclat de rire imprévu dans cette scène de fortes tensions. Une attitude loin d'être du goût du Roméo éconduit. Vexé, alors qu'il s'apprêtait — en bon goujat qu'il était — à lever la main sur elle, la foudre s'abattit de nouveau, beaucoup plus proche cette fois-ci. Un chêne à minima centenaire, même s'il en avait vu d'autres — des scènes de ménage s'entend — y perdit pour de bon sa prestance, fendu en deux par la foudre. Sans la pluie qui redoublait, il serait parti en fumée.

Leïla jubilait, ravie de cette apocalypse. La colère de la nature avait autrement plus de gueule que celle de son amant de pacotille. Un peu plus loin, les hurlements rageurs et impatients des klaxons couvraient les appels à l'aide des conducteurs embourbés. La solidarité avait atteint son niveau zéro et la nature humaine montrait le pire de ce qu'elle était capable de proposer. Chacun pour soi et après moi le déluge. Jamais dicton n'avait été aussi approprié.

Un large sourire sur son visage détrempé, elle profita de ce moment de confusion pour tourner les talons et planter là son erreur de vacances. Pas d'adieu ni d'excuses, juste ce déluge et ce fracas du tonnerre, comme une porte qui claquerait sur les souvenirs d'un été. Un étonnant sentiment de légèreté l'envahit, «orage et des espoirs» pensa-t-elle alors qu'un nouveau grand et large sourire se devinait entre les gouttes de pluie.

Comme si le soleil à la place du déluge accompagnait ses pas, elle retourna tranquillement prendre son vélo. D'une démarche souple et légère dans l'insouciance contrastait avec la précipitation qui régnait autour d'elle. Cris et pleurs des enfants, ordres des parents, moteurs qui démarraient, tout cela se perdait dans le fracas mêlé de la pluie et du tonnerre. La terre, trop sèche, n'étant pas en mesure d'absorber ces masses d'eau qui s'accumulaient n'importe où, la situation dégénéra rapidement. Ici un ruisseau se forma, trouvant une échappatoire pour s'évacuer un peu plus loin. Là ce sont des flaques qui se déversèrent les unes dans les autres formant une mare infranchissable dont la profondeur ne cessait de croître. Les objets les plus insolites, abandonnés dans la course aux abris, flottaient comme ils pouvaient avant de se faire écraser par les roues des voitures qui parvenaient à s'échapper du parking dans des gerbes de boue grasse et collante.

Leïla savait qu'elle reviendrait, ici, dans ces bois, autour de ce lac, choisirait sans doute une autre saison. Il paraît que le printemps y est délicieux. Et vierge d'orages...